

Avant –propos

Le quêteur de mémoire et son passeur

La collecte de terrain, qu'elle se pratique en Berry ou ailleurs, impose certains comportements. Daniel Bernard, qui a eu la chance de retrouver Gilbert Bouchaud, ancien informateur de Rivière, a déjà une grande expérience de cette démarche. A titre de comparaison, il me demande de lui fournir quelques réflexions sur ma propre recherche en Bretagne et de lui décrire les liens particuliers qui se tissent entre un informateur et un ethnographe. Voici donc certains éléments de mon propre cheminement.

Originaire de Haute Bretagne, et très tôt éveillé à la culture populaire par ma famille, j'ai découvert la Basse-Bretagne à la fin des années 60 lorsque j'obtins mon premier poste d'enseignant au lycée de Lannion. Je fus frappé alors par l'extrême vitalité de la langue bretonne sur ce secteur du Trégor. On m'avait confié à l'époque une classe terminale dont, pour ainsi dire, la majorité parlait le breton appris à la maison. C'est avec eux et leurs parents que je devins bretonnant à mon tour et c'est sur eux que je m'appuyai pour constituer progressivement mon réseau d'informateurs. Sur ce terroir, la recherche des traditions populaires impose la connaissance du breton. Exprimés dans la langue maternelle, les témoignages sont plus spontanés, plus naturels et le plus souvent un gage d'authenticité.

De plus, à la campagne, l'idiome local constitue un sésame pour établir un premier contact avec les anciens. Sur le pas de la porte, on échange quelques propos en breton sur la pluie et le beau temps. C'est une manière de dire bonjour en Bretagne et d'indiquer immédiatement qu'on est du pays. On cherche alors à en savoir plus sur votre lieu de résidence, puis pour peu que l'on puisse donner un nom de personne de connaissance mutuelle, on vous invite alors à entrer. Si d'aventure, la visite se situe aux alentours de 16 heures, c'est un passage à table, au propre et au figuré où, tout en partageant le casse-croûte traditionnel, on continue à faire connaissance. A une autre heure, tout en bavardant, on vous offrira au moins un verre de cidre ou de vin. La tradition d'accueil n'est pas un mythe dans les campagnes trégorroises.

C'est ainsi que s'effectuent les premières rencontres car il ne faut pas brusquer les choses, ne pas brûler les étapes. Il faut expliquer clairement à l'informateur le but de votre visite et l'objet de votre recherche. Ce n'est pas facile, car on est en présence de ces gens *qui ne savent pas qu'ils savent* et qui surtout ne savent pas, qui n'imaginent même pas, que ce qu'ils savent, a un intérêt quelconque. Notre quête concerne des faits, des événements qu'ils ont entendus et vécus au quotidien autrefois et qui n'ont jamais été valorisés. C'est pourquoi, ils mettent un certain temps à entrer dans le jeu de nos questions. Et c'est là qu'il faut ajouter à la connaissance de la langue, celle d'une culture populaire partagée que l'on ne peut soi-même acquérir qu'au fil du temps et au gré des rencontres.

Ainsi, mon premier souci est toujours de tenter de recréer une atmosphère, des habitudes, qu'ils ont pu connaître dans le passé. Comment ? Depuis nos nombreuses années en contact avec les populations paysannes j'ai engrangé un bagage de formulettes traditionnelles connu pour ainsi dire de tous dans le milieu concerné. On n'insistera jamais assez sur l'importance et le rôle de ces petits riens dominés par la rime dans une société de l'oralité. Il n'y a pas si longtemps encore, la rime était présente au quotidien, toujours prête à éclore sur toutes les lèvres, à tout propos, parfois même hors de propos. Et j'en fais la preuve, exemple à l'appui, dévidant de mémoire mes connaissances en la matière. C'est là, sans doute, la meilleure façon

de me présenter, de gagner la confiance des gens. Parler comme eux, posséder en partie leurs fonds culturel, c'est déjà être adopté comme appartenant en quelque sorte à leur communauté. Je remarque toujours le plaisir qu'ils ressentent à voir ressurgir ainsi, toute une culture populaire, faite de ces bouts-rimés qui les amusent, qui leur rappellent tant de souvenirs.

Mais il ne faut pas trop attendre d'une première visite et ce n'est qu'au cours de nouvelles rencontres, régulières, programmées, que les relations entre le quêteur de mémoire et son passeur prennent une autre dimension, celle de l'amitié. On ne lui rend pas visite uniquement pour lui soutirer des souvenirs. On participe aussi progressivement à certains de ses événements familiaux qui nous rapprochent encore plus de lui. On pense à lui rendre de menus services, lui faire une course, le conduire à tel ou tel endroit. On pense encore aux anniversaires, aux souhaits de nouvel an, mais aussi aux visites à l'hôpital et surtout aux deuils. Pas de meilleure preuve de solidarité que d'assister à un enterrement dans sa famille ou celle de ses voisins. Rien de tel pour resserrer des liens, cimenter une amitié. Ainsi, peu à peu, on prend place dans la vie et parfois même l'intimité de ces anciens.

Pour beaucoup, ces visites constituent aussi une rupture avec la solitude, ce manque de relation de voisinage tel qu'il existait autrefois et dont ils souffrent. De tels entretiens avec retour sur le passé sont une véritable occasion de passer un moment agréable et oublier bien des soucis. Comme je le disais ci-dessus, les rencontres se déroulent autour d'un café qu'ils sont heureux de partager avec vous à leur domicile, dans leur environnement. Ils retrouvent avec vous la tradition du don et du contre don qui régissait autrefois l'esprit des campagnes. Ils vous offrent leur table et vous leur offrent leurs souvenirs. Vous leur apportez votre compagnie et leur donnez une petite contribution en retour, un paquet de café, ou une douzaine de crêpes. De tels gestes déclenchent immédiatement un proverbe, véritable leitmotiv des générations précédentes: *An hini a gemer hag a ro / a gav mignoned e pep bro. An hini a gemer ha na ro ket / ne gav, mignon ebet. Celui qui prend et qui donne trouve des amis partout. Celui qui prend et qui ne donne pas, ne trouve aucun ami.* Il suffit de regarder leur visage pour se rendre compte de l'effet de tels échanges.

Ainsi, la collaboration se fait de plus en plus forte, véritable signe d'une reconnaissance. Dès que l'on a refermé leur porte, ils se mettent encore à fouiller leur mémoire de leur côté. Certains même notent des bribes de souvenirs sur le premier morceau de papier venu pour ne pas les oublier et vous les confient quand ils vous revoient.

La partie est alors gagnée. Ils ont compris qu'ils participent avec vous à une œuvre de sauvetage qui va donner des repères aux jeunes générations qui n'ont pas vu l'évolution énorme de la société au cours de ce dernier siècle. Alors, c'est à vous qu'ils livrent cet héritage patrimonial comme si vous étiez leur fils spirituel avec mission de le transmettre à votre tour le moment venu en attendant votre prochain passage qu'ils espèrent le plus tôt possible.

C'est justement ce que l'on trouvera dans l'ouvrage de Daniel Bernard, un trésor de mémoire berrichonne que seule une grande amitié pour ne pas dire une grande complicité avec Gilbert Bouchaud pouvait permettre de sauver de l'oubli et témoigner ainsi d'un riche passé de traditions populaires *entre marche et Berry*.

Professeur émérite des universités
Université de Bretagne occidentale, Brest
Centre de recherche bretonne et celtique